

## *L'actualité, ou l'impasse du temps*

Jean-François Tétu

Professeur à l'IEP de Lyon

L'usage veut qu'on dise "le" journal, "la" radio, ou "la" télévision, au singulier très macluhanien, mais qu'on dise "les" informations, au pluriel, comme on disait naguère, et c'est plus troublant, "les actualités cinématographiques". Comme si le médium conférait une unité au divers intrinsèque des contenus, dans l'espace de ses pages ou dans le temps de sa lecture ou de sa réception. Depuis quelques temps, en revanche, on ne parle plus guère "des nouvelles" mais de "l'événement", au point d'en faire le titre d'un hebdomadaire (*l'Événement du Jeudi*), le sous-titre d'un quotidien (*La Croix - L'Événement*) ou la rubrique de tête de divers journaux (*Libération*, entre autres). Pourtant, malgré l'usage de ce vocable au singulier, il semble bien que l'événement ne fasse information qu'au pluriel, comme le veut le maintien, en anglais, du nom de "News". Dans l'information, l'événement n'existe qu'au pluriel. C'est un effet de la structure même de l'information dont on peut faire un point de départ utile pour examiner le rapport à l'espace et au temps, dont Virilio faisait remarquer, pendant la Guerre du Golfe, que la première guerre "en temps réel" annulait l'un et l'autre ou encore que l'usage du direct télévisé, de l'image du direct, est une forme particulièrement sélective du "gate keeping" et ne laisserait passer que le présent.<sup>1</sup>

### **Le monde fragmenté**

Les réseaux de capture de l'information ne fonctionnent pas à la façon d'un filet de pêche, d'une nasse, ou d'une toile d'araignée. (Ce serait plutôt le lecteur ou l'auditeur qu'on tente de prendre de cette façon). Ces réseaux fonctionnent plutôt à la façon d'un arbre dont les fibres se rencontrent dans des noeuds qui, à différents étages, sont le

---

<sup>1</sup> Les pages qui suivent reprennent et poursuivent une réflexion engagée par M. Mouillaud dans M. Mouillaud et J.-F. Tétu, *Le Journal quotidien*, PUL, 1989, p. 22 sq.

départ de branches et de rameaux. Mais la circulation dans ces arbres ne se fait pas à la manière de la sève qui part des racines et aboutit aux rameaux; c'est un mouvement inverse qui les irrigue, à la façon dont l'acacia, par exemple, prélève l'azote dans l'air qui l'entourne, grâce à de micro-capteurs situés à toutes ses extrémités, pour le stocker au sol, près de ses racines qui s'en nourrissent. L'information prélevée dans l'air ambiant, issue des capteurs que sont les correspondants, les informateurs, les autres médias, rencontre à chacun des noeuds un flux issu d'autres horizons, d'autres atmosphères avec lequel elle entre en concurrence; et les rameaux qui périclitent ne sont pas ceux qui sont moins irrigués par la sève venue du centre, mais par l'information prélevée à la périphérie. L'ensemble ainsi constitué a l'apparence d'une totalité, avec ses rubriques pour branches maîtresses, mais ce n'est qu'une "quasi-totalité" parce que les éléments rassemblés n'ont pas d'unité : l'organe d'information, dans le même temps, désigne le semblant d'unité (les rubriques) et les rompt par ses filets, ses encadrés, ses jingles, etc. La relation des informations entre elles, comme on le voit très bien à la télévision, n'a pas changé depuis *La Gazette* de Renaudot, c'est celle de l'addition. L'existence des rubriques et de tous les modes d'organisation ne change rien à ce fait fondamental que l'information reste un assemblage de fragments, au départ, comme à l'arrivée.

Au départ, elle est un prélèvement sur une expérience, sur l'activité d'acteurs sociaux qui, de toute façon reste hors-texte même si, par l'effet de citations sonores, visuelles ou textuelles, elles offrent comme la caution du réel d'où l'information est prélevée. Dans ce mouvement de prélèvement, une double opération se produit : celle de la fragmentation d'abord, ou de l'extraction d'une partie seulement de ce qui dans l'expérience, est vécu comme totalité ; celle d'un changement de nature ensuite puisque l'information, de nature essentiellement symbolique, vise l'élaboration des représentations et rompt par là avec l'activité pratique des "acteurs" ou des "agents" sociaux. Dans cette double opération, d'ailleurs, l'information n'est qu'un opérateur second puisque la "matière première" de l'information, comme M.Paillet l'a montré<sup>2</sup>, n'est jamais, malgré une idée reçue, une réalité quelconque, mais des mots, toujours, une matière langagière, i. e. des représentations que les acteurs sociaux ont préalablement élaborées, ce qui permet de voir dans l'information le miroir, la scène ou

---

<sup>2</sup> Marc Paillet, *Le Journalisme*, Paris, 1974.

l'écran (selon les variables des chercheurs) où s'élabore le sens, négocié sans cesse par les dits agents sociaux.

A l'arrivée elle est une information parmi d'autres, ou, comme on le disait joliment au XVIII<sup>e</sup> siècle, un morceau de "variétés". On la dit parfois événement comme pour justifier une hiérarchie ponctuelle car la quasi-totalité de ces événements, aussitôt oubliés que publiés, sont déjà passés au moment où un autre événement surgit, sans qu'aucun ne produise une rupture telle que l'organisation de l'ensemble en soit plus d'un jour modifiée. On pourrait ici, dans le fil d'une piste ouverte par P.Nora <sup>3</sup>, opposer l'événement au fait divers en ce que le fait divers ramène le lecteur de la nouveauté d'un contenu à un ensemble de conventions admises, alors que l'événement stricto sensu bouleverserait justement ces conventions. Le traitement usuel de l'information "évite" l'événement, ou se trouve incapable de le désigner comme tel, parce qu'il traite a priori le fait comme divers. Nous avons montré ailleurs comment par exemple un indiscutable événement comme le bombardement d'Hiroshima a été, dans les journaux, dès le premier jour, comme éclaté en une pléiade de discours divers (sur le "père" de la bombe, sur l'usine d'Oak Ridge, etc.) qui, appartenant à des registres bien connus de l'information usuelle, interdisaient de traiter cette explosion autrement que comme un "gros" fait divers <sup>4</sup>.

L'information, sous ce point de vue, n'a pas l'unité du livre que le journal a typographiquement mimé à ses débuts, ni celle du discours qui pourtant, pendant longtemps, a caractérisé le journalisme "littéraire" ou la presse d'opinion. Depuis longtemps, donc, depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle de façon dominante, l'information présente une forme éclatée et c'est bien pour cela qu'une nouvelle forme s'est imposée alors, avec une mise en page fondée sur la disposition de l'espace de la page et non sur le temps du discours ou sa linéarité temporelle. <sup>5</sup>

---

<sup>3</sup> P. Nora, "L'événement monstre" in : *Communications* n°18, 1972, pp. 162 sq.

<sup>4</sup> J.-F. Tétu, *Le Discours du journal*, Thèse de Doctorat d'État, Lyon, 1982, T.2, pp. 420-427.

<sup>5</sup> La modification radicale de la mise en page s'opère au moment où la presse "d'opinion" cède la place à une presse d'information. Cette transformation, importée d'Angleterre, est particulièrement évidente dans *Le Matin* à partir de 1896, cf. J.-F. Tétu, "Mises en page et illustrations" au début du XX<sup>e</sup> s., in : *Cahiers de Textologie* n°3, textologie du journal, Paris, Minard, 1990.

L'espace de la page du journal est ainsi devenue un indicateur puissant de l'espace qu'elle représente.

## Espèces d'espaces

L'espace de l'information, comme Janus, est bi-frons, ou à double face, selon qu'on envisage l'assemblage ou le fragment.

Si on considère l'assemblage, on ne peut qu'être frappé, comme M. Mouillaud l'a montré, par l'analogie que présente le dispositif de présentation des informations écrites avec les conventions qui permettent l'élaboration d'une carte : les pages "Étranger" du *Monde* font se suivre les continents et les nations comme le ferait un regard qui parcourt une carte, et, dans la presse locale, les communes et les cantons se suivent le long des colonnes, séparés par des filets comme les limites des cartes administratives. Même si le rapport de la carte au territoire a souvent été exploré, on retiendra encore ici que, comme sur une carte, les informations dans le journal sont mises à plat, à la même distance du lecteur, de l'oeil du lecteur, tout comme, à la télévision, les lieux sont à la même distance du téléspectateur, celle qui le sépare de l'écran. Cette équidistance que l'information partage avec un morceau de planisphère (car la planisphère comporte bien un centre, cf. l'atlas stratégique de Chaliand et Rageau) rend cette distance abstraite, virtuelle ou théorique. En somme au moment où un "événement" devient information, il perd tout aussitôt sa dimension spatiale, celle qu'il possède dans le territoire d'où l'information est prélevée. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de relief dans l'information ; les titres, les chapeaux, les intertitres sont faits pour cela, mais la fragmentation même de l'information fait que le prélèvement fait disparaître le territoire vécu.

C'est d'ailleurs probablement la première source de frustration de quiconque, ayant participé à un "événement", en examine la relation sous forme d'information : il ne s'y retrouve pas vraiment, parce que tout comme l'espace théorique de la carte s'oppose à l'espace vécu du territoire, l'information fait violence à l'expérience vécue. Avec une différence notable, selon les médias, ou une brutalité variable dont la télévision atteint l'acmé : le propos du présentateur ou la carte filmée dans le studio sont remplacés soudain sur l'écran par des images du terrain, de telle sorte que ces "citations" du territoire vécu font croire à sa présence - du moins pour qui n'y est pas-, et cela

d'autant plus que la parole et le temps du studio, assimilables au temps de la réception, semblent, pour un instant, suspendus, remplacés par ce temps hors temps de passage des images.

L'assemblage des fragments, réunis dans l'espace du journal ou le temps de la télédiffusion relève donc d'un autre ordre que celui de la connaissance empirique de l'espace vécu. La perspective de l'univers pratique et celle de l'information ne sauraient être les mêmes ; le point de vue de l'information est hétérogène à celui de quiconque se trouve dans un territoire. La rupture de la perspective, de l'un à l'autre, est à ce point nette qu'avec une constance frappante, tout pouvoir (quel qu'il soit) incite les médias à reprendre son point de vue, jusqu'à ces cas, "totalitaires" justement, où une représentation et une seule tend à s'imposer contre toutes les autres, et, plus encore, contre l'expérience.

Cet assemblage est aussi révélateur de ce qu'on nomme "opinion publique" et qui, on le sait bien, est une pure construction. Mais on aurait tort de créditer cette opinion, toute construite qu'elle est, d'une quelconque "réalité". L'information est seulement ce lieu, théorique, où se forme, pour un groupe donné, une représentation commune, mais cette représentation n'existe pas ailleurs justement que dans ce lieu où elle se forme comme pure représentation. Des expressions comme : "l'opinion publique veut que" ou "pour l'opinion publique", n'ont, à proprement parler aucun sens, car cette opinion n'existe pas dans un autre lieu que le journal d'information où ces mots figurent. Le lieu, au sens propre, où est censé se produire l'ensemble des représentations visées par "l'opinion" ne représente rien que lui-même.

Quand on considère, au contraire, chaque fragment, c'est un autre phénomène qui apparaît : le mimétisme du point de vue "local", qui reste à peu près constant, quel que soit l'objet de l'information, ou plutôt quel que soit le personnage qui l'incarne, dans toute situation locale, justement, qu'il s'agisse d'un conflit armé ou d'un candidat en campagne. On peut saisir là une des formes les plus sensibles du "réalisme" de l'information qui ne peut éviter le mimétisme des acteurs sociaux, ancrés dans un territoire vécu, et dont les mots désignent le point de vue : les médias, en les citant, en font autant d'effets de réel.

Cet effet de réel prend deux formes. La première, manifestée par l'usage des citations, repose sur un des instruments essentiels dont Aristote montrait, dans la *Poétique*, comment il concourt à l'"imitation" de la réalité : laisser à ses personnages la

responsabilité (l'énonciation) de leurs énoncés. Le débrayage énonciatif par lequel l'auteur de l'article (on aimerait dire le "récitant") s'efface en laissant sur le devant de la scène le propos d'un personnage constitue chaque fois un embrayage sur une réalité supposée. La citation (propos tenu ou image du terrain) produit ainsi le surgissement d'un réel brut ou fait mine d'ancrer l'information sur lui. La seconde forme est celle de la description, ou plutôt de ce que R.Barthes appelait la "notation insignifiante" dans la description, celle qui ne possède pas de fonction dans le tissu narratif, et qu'on trouve aussi bien dans l'information écrite (indices d'atmosphère, détail d'un vêtement ou d'une attitude, etc.) que dans l'information audiovisuelle où l'insistance sur le concret est quasiment obsessionnelle (voir les reportages sur les conflits dans l'ex-Yougoslavie). Dans ce "réel concret", R.Barthes voyait "une machine de guerre contre le sens", ou encore "la justification suffisante du dire". Pour notre part, nous y voyons la marque même de cet "ancrage local" dont le fragment ne peut se passer.

L'ancrage dans un "réel brut," joint à la perspective énonciative d'un locuteur cité, est, croyons-nous, un des moyens majeurs par lesquels l'information peut "manipuler", ou être manipulée, comme on le voit dans le témoignage suivant :

"Au milieu d'avril 1992, la ville de Visegrad, dans la partie Est de la Bosnie, connut des moments dramatiques. Des soldats musulmans en avaient occupé le barrage, installé des explosifs et annoncé qu'ils allaient le faire sauter. En tant que rédacteur en chef de TVSarajevo, je reçus deux coups de téléphone. Le premier venait du groupe politique musulman :

*- M.Pejić, si vous ne diffusez pas en direct notre entretien téléphonique avec les soldats du barrage de Visegrad, ils le feront sauter.*

*-M.Pejić, si vous diffusez en direct cet entretien avec les paramilitaires musulmans du barrage, nous bombarderons votre émetteur.*

*J'avais donc deux appels venant de deux partis, antagonistes tous deux dans cette guerre, deux menaces, deux secondes pour décider, et en fin de compte, deux conséquences. Je décidai finalement de transmettre l'entretien avec les soldats musulmans afin de sauver le barrage et éviter une catastrophe écologique. Quelques minutes plus tard, un groupe de paramilitaires serbes commença à pilonner notre émetteur.<sup>6</sup>*

Certes il faudrait ici introduire une différence forte entre les médias qui, selon les supports, ont une stratégie différente: l'écrit, parce qu'il peut placer côte à côte l'O.L.P. et Israël, Washington et Bagdad, sans autre frontière qu'un filet, montre sa supériorité

---

<sup>6</sup> Menad Pegić, "Les médias sont responsables de la guerre civile en ex-Yougoslavie", in : *Médiaspouvoirs* n°29, Janvier-Mars 1993, p. 28.

polyphonique, et sa plus grande force à imposer l'à-plat qui résulte de la coexistence des reliefs. De là vient aussi sa plus grande aptitude distanciatrice, sa capacité à produire du doute à partir de la coexistence d'énoncés distincts. L'audiovisuel, lui, parce qu'il est diffusé dans le temps, ne peut user de la concomitance des énoncés, de leur coexistence malgré toutes les prouesses techniques (le duplex, l'incrustation d'images, etc.), et le vertige du direct. Ces deux supports, aux logiques très opposées, logique spatiale de la page, logique temporelle de l'"émission", permettent cependant l'un et l'autre d'observer la double tendance d'une totalité, qui tend à annuler la référence à l'expérience, et du fragment, qui tend à la réintroduire sur le seul mode de la citation de l'expérience, c'est-à-dire de l'affect.

Mais les noeuds de croisement des flux de nouvelles, dont nous disions plus haut la concurrence, se rassemblent aussi dans le temps, ou plutôt posent une double question sur le temps, du fait des rapports entre l'unité de temps pendant laquelle l'information est valide, et le temps du monde représenté.

## L'actualité et l'événement

Le système d'information, dont on vient de voir que, fait de prélèvements, il accroche les événements à leurs racines, les arrache à leur territoire pour leur donner un nouvel espace, les arrache aussi à leur profondeur temporelle ("à leur dimension historique" écrivait P. Nora). Prélevées à des moments divers (d'où l'effet de tromperie qu'on éprouve à retrouver comme nouvelle d'"aujourd'hui" ce qu'on avait vu ailleurs la veille ou l'avant veille), appartenant elles-mêmes à différents moments du développement d'une action, les informations ne "tiennent ensemble" que par l'effet d'un support (le médium) dont il est convenu que sa durée va de quelques minutes (*France-Info*), à 24h. (le journal) ou une semaine (les News). Cette coexistence temporelle des items dans un même support d'information est ce qu'on appelle l'actualité. On voit bien, à partir de la variation considérable du temps de validité du journal, qu'il n'y a pas de durée objective de l'actualité. Ce qui la valide comme actualité est que, par une sorte de contrat énonciatif qui lie le journaliste au lecteur et par un contrat énoncif qui lie l'information produite à l'horizon d'attente du même lecteur, l'actualité est ce qui, pour cette durée variable, fait information, et que, pour cette durée, l'information est vraie. Avec une évidence frappante, le lecteur trouve parfaitement normal que l'actualité

d'un journal (ses contenus "actuels") soit légèrement antérieure aux contenus des bulletins radiophoniques qu'il a déjà entendus, le matin, par exemple, avant de lire le journal, mais il ne supporte pas que, par erreur parfois, une information d'une livraison se retrouve dans la suivante. La limite de cette convention est indiquée par des supports d'information continue ; *France-Info*, par exemple, permet d'écouter à tout moment "l'actualité", mais son seuil de renouvellement est trop lent, ou son seuil de répétition trop élevé, pour qu'il soit supportable de l'écouter très longtemps d'affilée. On voit bien par ces exemples que, dans l'actualité, le rapport au temps est étrange puisque l'actualité est validée pour la durée de vie de son support, et non par une quelconque référence à un temps propre du monde vécu. De ce fait, elle introduit à un régime de vérité tout à fait particulier, et probablement unique : tant qu'elle est actuelle, une information est vraie. Ainsi une "fausse" information est vraie tant qu'une autre ne l'a pas démentie, laquelle devient vraie à son tour. Et, pour comble, l'utilisateur trouve légitime, et donc recevable comme information, un énoncé dont il sait que son contenu appartient à l'empan du support considéré, bien que ce contenu soit déjà démenti : c'est, par exemple, ce qui s'est passé dans les journaux au soir de la "dernière chance" avec la rencontre de J.Baker et de T.Aziz, à la veille de la guerre du golfe ; on savait déjà que cette négociation avait échoué.

La limite est tenue entre "ce qui se passe", et, comme tel, peut légitimement être retenu par les médias d'information, et ce qui est condamné à être aussitôt dépassé. Les tentatives d'une information en continu montrent ici leurs limites qui sont doubles :

- soit se condamner à consommer de plus en plus d'"événements". Nous verrons plus loin que cela interdit absolument à l'information de dire l'événement.
- soit se condamner à faire du direct en continu, et cela interdit à l'événement d'être une information, parce qu'il lui manque ce jeu des espaces que nous venons de dire.

L'actualité, donc, en somme, ne vise pas un temps particulier, mais une forme de co-présence du journaliste et du lecteur-spectateur, à l'occasion de quelque chose. Et cela, sans doute, est une propriété forte des sociétés modernes, dont le temps n'est guère comparable à ce que nous savons de la perception du temps dans d'autres sociétés : ce n'est ni le temps des cycles récurrents, lesquels interdisent l'événement qui bouleverserait le cycle, ni celui de l'attente de la fin des temps, qui ne connaît qu'un événement initial dans l'attente de l'événement final, ni non plus celui qui, à l'Est de l'Europe, ne voyait d'information que dans la commémoration de l'événement fondateur ou la confirmation d'un plan. Les sociétés modernes connaissent un temps

rythmé par ce qu'on nomme événement, lequel est censé "ouvrir" la société sur un avenir incertain ou constituer le signe, ou le signal, du changement supposé. L'événement constitue ici quelque chose comme le mouvement (le changement) sur lequel Aristote fondait l'existence du temps. Mais, alors qu'Aristote insistait sur le fait que le temps est quelque chose du mouvement mais n'est pas le mouvement, l'information vise à signifier le présent par le changement. Les médias modernes (journal d'information vs. journal d'opinion par exemple) sont nés de cette construction de l'événement, ce qui a produit une nouvelle figure du temps, la synchronie (voir sur ce point les machines et moyens de transmission qui fonctionnent, comme on dit, en "temps réel").

Ainsi l'information ne peut être que d'actualité, et l'actualité condamne à se dessaisir sans cesse de son objet pour re-paraitre comme information. Cela n'est possible que parce que le rapport de l'information au savoir et à l'événement n'est pas celui qu'on croit. Un peu à la façon dont le roman policier se nourrit non pas de la recherche de la solution, mais de son retard, l'information n'a pas pour but de dire un savoir, mais de maintenir une incertitude. Et chaque item a d'abord pour fonction de faire attendre la suite.

## L'aporie du présent

La loi de l'information semble donc être celle d'un présent absolu, qui est une chose très étrange, parce que, l'existence même de ce présent ne peut être saisie. Qu'on observe avec un peu d'attention le texte même de l'information. Deux tendances dominantes la caractérisent:

- d'abord un usage massif du présent, notamment dans les titres, dont il est évident qu'ils ne désignent pas le temps présent mais une volonté de "présenter" un objet à l'esprit du lecteur. Présent "narratif" ou présent "a-historique" ou encore "a-chronologique" destinés à "dramatiser" l'action, dit-on.
- Puis, évidemment, on remarque la fréquence considérable des temps du passé, avec un évitement scrupuleux du passé simple, qui ferait précisément basculer hors de l'actualité vers un passé révolu, mais un usage considérable des imparfaits et passés composés et de toutes les formes duratives qui permettent de marquer la présence des effets d'actions passées. On remarque aussi l'usage quasiment systématique selon lequel un titre au présent est suivi par un article qui débute au passé. Qu'est-ce à dire? Que le présent ne peut se dire qu'au passé?

C'est probablement cela : le présent semble pouvoir se montrer sous une forme déictique qui indique la co-présence du locuteur et de l'allocutaire ; le titre fonctionne alors comme le "voici" plus fréquemment montré à la télévision par le regard ou le geste du présentateur ou d'une autre personne. Mais, au delà de cette désignation ou de cette ostension, le présent n'est pas dicible. Apparaît alors l'aporie du présent, qui n'est proprement pas représentable autrement que dans la seule désignation ; et puisque l'événement n'est saisissable que dans le temps, c'est donc le temps, et non le présent, qu'il faut dire. Ainsi, puisque le titre, exprimé au présent, comporte une ellipse du temps, il n'y a pas d'autre moyen de faire que de commencer ensuite par une forte analepse qui installe le temps dans la seule forme de représentation possible, celle du récit.

Dans la mesure où il y va de la représentation constante qu'une société se donne à elle-même, la question de l'actualité ne peut se résoudre sur l'affirmation que le journaliste est l'historien du présent, puisque ce présent lui-même ne peut apparemment pas être saisi comme présent.

Cette question n'est pas neuve. On sait comment St Augustin a tenté de résoudre cette énigme du temps vécu en proposant un triple présent, ou plutôt en observant que le passé et le futur sont des modalités du présent (celle de la mémoire et celle de l'attente), et qu'ainsi le présent constitue une distension (*distentio animi*). entre la mémoire et l'attente.

Cela permet un réexamen de l'opposition classique entre l'histoire et l'information. Y. Lavoine a récemment proposé 3 figures majeures de l'attitude des journalistes à l'égard de l'histoire depuis le moment où l'histoire s'est consacré moins à la mémoire des phénomènes qu'à leur intelligibilité. Ces trois figures sont celles du serviteur de l'histoire future (et donc impose un strict respect de l'exactitude du fait, dans la tradition de l'information factuelle anglo-saxonne) ; celle de l'historien de l'immédiat (Nizan, Camus, Lacouture) ; celle enfin, la plus revendiquée de nos jours, d'être le médiateur de l'histoire qui "déplace le téléspectateur de l'intelligible vers le vécu, c'est-à-dire d'abord vers la participation, affective à défaut d'être effective".<sup>7</sup>

La méditation de St Augustin nous semble éclairer la question autrement ; si ce n'est pas le temps qui passe, mais le présent, alors il faut comprendre que la distension

---

<sup>7</sup> Y. Lavoine, "Le journaliste, l'histoire et l'historien", in : *Réseaux* n°51, Janvier-Février 1992, Paris CNFT, pp. 39-53.

augustinienne porte l'historien et le journaliste dans les deux directions opposées, de la mémoire, et de l'attente dans la signification du passé à l'imaginaire de l'anticipation. Après P. Nora, donc, il nous semble qu'il faut affirmer la profonde opposition directionnelle des deux. L'information n'est pas tournée vers l'intelligibilité de ce qui s'est passé, mais vers l'attente de ce qui n'est pas encore.

Il faut y ajouter autre chose : l'information, pas plus que l'histoire, n'est dans ce qui se fait, mais dans ce qui se communique. L'un et l'autre ont donc un rapport très fort à l'identité d'un groupe social. Mais ce que nous disions précisément de l'espace et du territoire indique là encore une profonde différence : l'histoire a partie liée avec la construction des territoires dont elle rend compte: elle construit la représentation du passé dans un souci d'homogénéité (L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime, Mythe et pensée chez les Grecs, L'incroyance au XVI<sup>e</sup> siècle, etc.) qui permet de rendre compte de l'événement auquel le courant actuel de l'histoire nous ramène (la mort de Louis XVI ou la bataille de Bouvines, dans le même temps que celui où on consacre les "lieux de mémoire".) alors que l'information, parce qu'elle est fragmentaire, discontinue, hétérogène, manque l'événement dont elle ne perçoit que l'écume : la chute du Mur de Berlin ne saurait être le démantèlement physique de l'édifice, ni la liesse qui l'accompagnait.

L'information ne peut être que liée à l'attente. Attente de quoi? D'un devenir d'autant plus incertain que dans les sociétés modernes, tout peut être l'indice d'un bouleversement proche. La fin des grands récits a accru la discontinuité : l'actualité en somme est ce qui pousse à consommer l'événement pour mieux l'éviter parce qu'on n'y trouve en fait que l'affirmation de "ce qui se passe", sans que puisse s'y forger un lien véritable avec le passé.

Alors même que l'information fait un grand usage des rappels du passé, ce même passé ne parvient pas à éclairer le présent parce qu'il fournit du mythe, là où il faudrait saisir la spécificité du présent. Au fond, et ce serait là un hommage involontaire que l'information rendrait à la *Poétique* d'Aristote, elle ne peut saisir le temps que sous la forme du récit. Mais comme on ne peut, à proprement parler, faire le récit de l'instant, de l'actuel, il est inévitable que ce récit-là soit démarqué des récits du passé. Ainsi, par exemple, on a vu que l'information ne pouvait rendre compte de la chute du communisme qu'en lui donnant le visage du nazisme, i.e., en construisant une fiction à partir des figures reconnaissables du passé. Ni Ceaucescu, ni Saddam ne sont ou ne furent Hitler. Ce n'est que par un effet de fiction qu'on peut les représenter ainsi.

Pourquoi ? Pour faire attendre la suite, bien sûr, comme le futur procès d'un nouveau Nuremberg qu'on brandit imaginativement pour les viols systématiques commis par les Serbes en Bosnie.

Ces "dérapages", comme on dit souvent, sont moins des ratés de l'information qu'ils n'indiquent sa tendance structurelle, lorsque, branchée sur l'actualité, focalisée sur ce qui se passe, elle ne peut, dans sa rage à vouloir saisir le présent, que le manquer, car elle le fige sur l'objet changeant alors qu'il est dans le changement. De là vient que l'actualité oublie sans cesse ce qui était l'actualité de la veille, et s'interdit, de ce fait, de donner sens à l'événement.

L'information, se voulant en outre de plus en plus communication, tend au partage de l'événement, mais ce partage n'est que celui d'images d'autant plus trompeuses et dangereuses qu'elles sont davantage partagées. Nous voyons en effet, aujourd'hui plus que jamais, à quel point la possession d'une information exacte dans les meilleurs délais confère à l'action un avantage stratégique décisif (cf. la coalition onusienne dans la guerre du Golfe). Mais cette information "stratégique", vécue comme aide à la décision, montre l'écart absolu qui sépare l'action de la "communication". L'opinion publique n'est pas le lieu d'un "faire", même si un "faire" s'ensuit. Ces deux dernières années sont très éclairantes là dessus parce que les médias concourraient à qui mieux mieux dans la construction d'une image forte : le spectacle des malheurs de l'Est ou de la brutalité irakienne confortait soudain l'identité des européens de l'Ouest dans un grand élan de générosité ou une grande ardeur belliqueuse. Moins de deux ans plus tard, la manipulation informative sur la Roumanie fait que la guerre civile yougoslave, autrement plus sanguinaire, laisse l'opinion perplexe ou que l'ardeur guerrière à l'encontre de l'Irak est fortement retombée : l'identité d'un moment n'était pas celle d'une "action" mais d'une "passion", comme A. Moles le disait, justement, de l'événement.

Le partage de l'événement reste ainsi loin de l'expérience sinon de celle des affects. Mais cela fortifie aussi l'idée que l'information n'est pas exactement la même selon les supports qu'elle emprunte parce que la communication n'est pas la même: la communication immédiate de la télévision implique une durée du discours identique pour l'émetteur et pour le récepteur alors que la presse écrite s'inscrit dans une communication différée où la date du journal tend à ancrer l'information dans un temps historique (et impose le récit) alors que la stratégie énonciatrice du journaliste vise la présence de l'actualité. La télévision, toute de spectacle, brandit sur le mode de

la monstration ce qui est constitue moins les signes que les insignes de l'événement. L'image, toute pleine, rate ce qui de l'événement troue la représentation, produit une faille dans la séquence ordinaire, et laisse, pour un temps, inter-dit. La presse écrite, elle, peut user du conditionnel, de la négation ou de l'interrogation qui sont impossibles aux images, et se prête à l'argumentation. Mais son mode d'argumentation, sous peine de paraître subjective, repose sur le récit. Et c'est là que le bât blesse car c'est toujours plus ou moins à une autre histoire que les figures du récit sont empruntées.

En somme, "l'ère du soupçon" dont I. Ramonet faisait le titre d'un éditorial, en mai 1991 dans le *Monde Diplomatique*, ne peut que s'étendre davantage parce qu'à force de vouloir fonder l'information sur un présent perpétuel, c'est le temps qui vient à manquer. Il reste tout de même une forte inégalité entre les médias parce que l'effet de la télévision est de partager non pas l'événement, mais la vibration qu'il provoque, alors que l'écrit, dont le titre pointe l'actualité, demeure plus complexe, et que son récit s'enfonce toujours au moins un peu dans le temps, à l'image des colonnes dans la profondeur de la page.